



6 bis rue du Forez  
75003 Paris

lefebvrefrancis@yahoo.com  
+33 175 500 530

## « La Ville subjective »

Pour Platon, puis Descartes, l'espace urbain était le miroir de l'esprit. Mais la réalité historique le montrait dans une lumière peu flatteuse, comme un palimpseste, une accumulation chaotique de strates temporelles et spatiales ; tandis que la ville idéale, tout comme l'esprit humain éclairé, se devait d'être développée de façon rationnelle et ordonnée. La ville idéale n'a jamais dépassé le stade de l'utopie (le fiasco que fût Brasilia en est une fameuse illustration). Par contre, le besoin de réglementer à travers l'urbanisme a continué à exister. Avec la croissance exponentielle des villes depuis la deuxième guerre mondiale, on voit se perpétuer un conflit entre cette croissance souvent anarchique et les projets des administrations, des urbanistes et des architectes qui désirent la contrôler. En effet, l'urbanisme contemporain tend vers une homogénéisation qui met sans cesse en cause la diversité urbaine. Il crée dans les centres-villes des environnements aseptisés, divertissants, qui « font rêver » et il exile vers la périphérie les réalités sociales dérangeantes.

Mais, réciproquement, qu'en est-il de l'empreinte de l'espace urbain sur l'esprit humain et comment cette influence est-elle exprimée dans l'art ? L'expérience urbaine et la notion de « ville » ont, bien évidemment, une place importante dans l'art contemporain, à commencer par l'art urbain. Les artistes qui participent à l'exposition « La Ville subjective » traitent cette notion de manière très différente et personnelle.

Pour l'artiste française **Anne-Flore Cabanis**, la ville est aussi bien un concept, une manière abstraite d'organiser l'espace, qu'un ressenti intime, l'internalisation de cet espace. Anne-Flore crée des villes virtuelles, dans lesquelles des chemins tortueux, toujours dessinés à angles droits, s'accumulent et se côtoient de très près mais ne se croisent jamais, comme si la ville était un labyrinthe où l'on se perd et dans lequel la proximité ne va pas de paire avec la communication. Ces labyrinthes, qui ne semblent pas suivre une logique particulière, s'insèrent parfois dans des cerveaux humains (la série de dessins « SUM »), ou ils miment, telles des ombres, les grands classiques de l'art (les diptyques sur Rodin). À la dimension spatiale des villes s'ajoute une dimension temps, puisque l'artiste les dessine dans un délai bien précis, à main levée. D'ailleurs l'espace est une notion ambiguë pour l'artiste : elle peint, dans des couleurs vives, des grappes de molécules, minuscules éléments de l'espace ; mais elle les peint sur de très grandes toiles, le résultat faisant penser à des images aériennes infrarouges d'agglomérations urbaines (« Houle »).

Dans un tout autre style, les artistes américains **Jennifer Gray & Phillip Johnson** (qui forment un duo) commencent avec des images urbaines projetées sur toile, qu'ils modifient après à l'aide de techniques mixtes : dessin et peinture, photographie, gravure, art digital. Ces rajouts, qui rappellent par moments les techniques de l'art urbain, confèrent aux œuvres du duo de Chicago une atmosphère irréelle et anxiogène. Ainsi, dans « The Paper-Morning Commute », l'intérieur d'un train aux couleurs sombres acquiert une étrange transparence à travers laquelle on distingue, comme des fantômes, des traces de présence humaine ; le couloir central mène vers une lointaine silhouette. Dans « Bounty Intersection », un carrefour vu d'en haut à travers le dessin schématique d'un arbre devient un lieu chargé de tension, où des écritures au sol semblent impliquer dans leurs significations secrètes des passants anonymes.

**L'exposition « La ville subjective » sera visible à la Galerie du Forez du 7 mars au 11 avril, 2020.**